

# LOIN DES YEUX. APPARAÎTRE ET DISPARAÎTRE AUX YEUX DU SUJET

Jean-Pierre Marcos

## *Introduction*

« On fait aussi l'observation (*Beobachtung*) que le caractère de déplaisir de l'expérience vécue (*der Unlustcharakter des Erlebnisses*) ne la rend pas toujours inutilisable (*unbrauchbar*) pour le jeu. »<sup>1</sup>

Nous savons que Lacan, dans les années 50, privilégia dans ses lectures du « fort-da » la question de la vocalisation, en substituant au couple freudien apparaître/disparaître, le jeu d'opposition binaire présence/absence<sup>2</sup> et en soulignant la possibilité offerte à l'enfant grâce à l'alternance phonématique, de nommer l'absent et de rejeter ou de bannir verbalement ce qui s'offre pourtant au regard. A la faveur d'une fidélité à la lecture kojévienne de Hegel, Lacan sous le titre de « meurtre de la chose » soulignait dans le texte de Freud la naissance au symbolique de l'enfant interjectant « o-o-o-o/Da ».

Peut-on retourner, pour un temps, au texte de Freud lui-même et rappeler en deçà de l'interprétation lacanienne<sup>3</sup> quelques points majeurs, lesquels ont trait à la question du visible et de l'invisibilité.

<sup>1</sup> *Jenseits des Lustprinzips* (1919–1920), *Gesammelte Werke*, t.XIII, p. 3–69, trad. franç., Paris, Sigmund Freud, *Oeuvres complètes, Psychanalyse*, P. U.F., 1996, t.XV. Les pages consacrées explicitement au »fort-da« se trouvent p. 284–288.

<sup>2</sup> Dans toute sa complexité, le jeu du »fort-da« témoigne selon une perspective strictement lacanienne de l'apparition d'une structure binaire primitive dans la vie psychique -présence/absence- reposant sur un jeu d'opposition phonématique (O/A) et sur une inversion de la passivité (subir le départ et l'absence de l'autre) en activité : générer ludiquement les départs et les retours, les absences et les présences réitérés.

<sup>3</sup> Cf. à titre d'exemple d'une démarche analogue : »Il nous semble impossible, comme le fait Lacan, de nous limiter au seul effet de langage comme élévation du désir à une puissance seconde, en dissociant celui-ci des autres sphères du jeu -le lancer-ramener et le voir-

Se demandant tardivement – en 1920 –, si la domination (*Herrschaft*) du principe de plaisir s'avère définitive dans la vie psychique, si le principe de plaisir est bien un principe hégémonique ou s'il existe des tendances « au-delà » (*jenseits*) de lui, plus originelles (*ursprünglich*) et indépendantes (*unabhängig*)<sup>4</sup> que lui, Freud mentionne en premier lieu le caractère pathologique des rêves récurrents de la névrose traumatique – névroses de guerre – où le rêveur semble chaque nuit, mettre à nouveau en scène les circonstances et l'événement de son malheur, plutôt que de s'y soustraire en organisant les conditions oniriques d'une pleine satisfaction. L'insistance de l'expérience traumatique, laquelle atteste de la force de l'impression psychique laissée par ce même traumatisme à faire retour sous forme de rêves d'angoisse, contredit-elle le primat de la recherche du plaisir et la thèse de la tendance du rêve à accomplir le désir ? La commémoration psychique du traumatisme relève-t-elle encore de la primauté du principe de plaisir ?

Mais, contredire véritablement la thèse de la primauté de la recherche psychique universelle du plaisir réclame de se fonder sur l'analyse économique d'une activité normale et non exceptionnelle. Pour cela, Freud se propose en second lieu, de « quitter le thème sombre et obscur de la névrose traumatique » et d'« étudier le mode de travail (*die Arbeitsweise*) de l'appareil animique sur l'une de ses activités normales les plus précoces [...] le jeu des enfants (*das Kinderspiel*). »

### *Un enfant « raisonnable »*

En observateur patient d'une « façon de faire énigmatique et durablement répétée (*andauernd wiederholte*) », Freud entreprend d'élucider (*aufzuklären*) « le premier jeu que s'est lui-même créé un garçon de l'âge d'un an et demi » – Ernst, l'aîné de ses petits – fils dont il dessine le portrait en soulignant quelques traits qu'il convient de rappeler :

*L'enfant et le langage* : « nullement précoce dans son développement intellectuel [...] il ne disait (*es sprach*) encore que 'peu de mots compréhensibles' (*wenige verständliche Worte*) mais disposait de 'plusieurs sons pleins de significations' (*bedeutungsvolle Laute*) que l'entourage comprenait. »

---

ne pas voir la bobine- dans l'obtention de ce résultat.« (A. Green, *Répétition, Différence, répliation* in *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Minuit, 2000, p. 128)

<sup>4</sup> Qui ne se confondent donc pas avec le principe de réalité lequel demeure au service du principe de plaisir.

*Mode de comportement* : il entretient de bons rapports avec ses deux parents et l'unique servante de la maison. Il est loué pour son caractère « raisonnable » (*es [...] wurde wegen seines 'anständigen' Charakters gelobt*) – terme que Freud écrit entre guillemets mais dont il semble préciser le sens à la lumière de la mention de quelques exemples hiérarchisés.

En effet, il nous est dit d'abord :

« – que l'enfant ne dérange pas ses parents la nuit (*Es störte die Eltern nicht zur Nachtzeit*);

– qu'il suit consciencieusement » les interdictions (*die Verbote*) de toucher maints objets (*Gegenstände*) et d'entrer dans certaines pièces ».

Dans l'énumération des traits de comportement de l'enfant et dans leur interprétation par Freud à la lumière de la catégorie de « raisonnable », on entend bien que des interdits lui ont été proférés et qu'ils sont par lui respectés, qu'il ne transgresse pas certains seuils – la chambre de ses parents la nuit, la pénétration dans certaines pièces –, qu'il respecte une distance à l'endroit de certains objets qu'il peut certes voir mais non toucher.

Voici donc un enfant qui se tient à distance de certains lieux et de certains objets ainsi que de certaines personnes – ses parents – en certaine circonstance : la nuit.

Il n'est décidément pas « dérangeant », il ne perturbe pas le repos des parents, ce qui ne signifie pas simplement qu'il n'a pas besoin d'eux à ses côtés ou qu'il n' imagine jamais les rejoindre pour partager éventuellement leur nuit et leur sommeil, mais qu'il ne les appelle pas ou ne pleure pas, ne réclame pas leur présence ou leur apparition.

Freud complète ensuite la série des comportements raisonnables de l'enfant par la mention spéciale de son attitude à l'égard, cette fois, de sa mère – distinguée ici du composé « ses parents » – :

« *et surtout (und vor allem anderen)* il ne pleurerait jamais (*es weinte nie*) quand sa mère le quittait pour des heures »<sup>5</sup>

Le relatif étonnement de Freud à l'égard de ce trait de caractère superlativement raisonnable est marqué par la remarque incidente suivante dans le texte :

---

<sup>5</sup> Souligné par nous.

« *bien qu'il fût tendrement attaché à cette mère (obwohl es dieser Mutter zärtlich anhäng<sup>6</sup>) qui n'avait pas seulement nourri (genährt) elle-même l'enfant, mais qui sans aucune aide étrangère (fremde Beihilfe) avait pris soin de lui et s'en était chargée (gepflegt und betreut hatte) ».<sup>7</sup>*

Au portrait de l'enfant fait donc contrepoint celui de sa mère – laquelle se trouve également être la propre fille de Freud : mère nourricière, dispensatrice de soins et en charge exclusive de son fils, s'occupant de lui, le gardant, toute attentive à lui, soucieuse de satisfaire l'ensemble de ses besoins.

### *Le jeu du « fortsein »*

« Sa vie était déjà hors de lui, dans ces choses convaincues avec lesquelles les enfants jouent ... »<sup>8</sup>.

Le tableau familial dessiné, Freud revient sur la définition de l'enfant, jusqu'ici présenté comme doué d'un caractère « raisonnable ». Ce même enfant qui à l'âge de 18 mois ne dérangeait pas ses parents devient en effet, occasionnellement, dérangeant : « cet enfant gentil (*Dieses brave Kind*) avait l'habitude, dérangeante, à l'occasion (*zeigte nun* – montrait/témoignait/apparaissait/se manifestait à présent – *die gelegentlich störende Gewohnheit*) ... »

Avant de saisir la modalité en vertu de laquelle un enfant si brave peut s'avérer occasionnellement dérangeant<sup>9</sup>, il convient de bien entendre cette contradiction occasionnelle – il avait une habitude quelque fois dérangeante pour son entourage. A cet enfant si gentil, il lui arrivait de déranger. Comment ? En jouant à « *fortsein* » (être parti).

Ainsi, seulement lorsque l'enfant jouait à « être parti », il lui arrivait d'apparaître, de se manifester sous un nouveau jour: il devenait dérangeant pour les autres.

Il n'est pas difficile de penser que ce faisant, il se rappelait à la présence de ses proches, en jouant précisément. Freud propose ainsi un portrait de l'enfant perturbateur en joueur ou un portrait du joueur en enfant occasionnellement perturbateur.

Le premier jeu que mentionne Freud dans ce texte concerne l'activité de « lancer loin de lui (*weit weg von sich ... zu schleudern*) dans un coin de la cham-

---

<sup>6</sup> « *Anhängen* » : suspendre à, accrocher à.

<sup>7</sup> Souligné par nous.

<sup>8</sup> R.M. Rilke-L. Andreas-Salomé, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 251.

<sup>9</sup> « *Die gelegentlich störende Gewohnheit* » : l'enfant a l'habitude de, mais cette habitude n'est qu'occasionnellement dérangeante pour son entourage.

bre, sous le lit, etc., tous les petits objets (*alle kleinen Gegenstände*) dont il se saisissait (*deren es habhaft wurde* (dont il s'emparait sur lesquelles il mettait la main, qu'il attrapait) ».

Il fallait ensuite à l'entourage chercher et rassembler non sans difficulté, tous ses jouets – « tous les petits objets » deviennent dans le texte de Freud « ses jouets » (seines *Spielezeuges*) –, ainsi projetés. L'objet est un jouet en ce qu'il accomplit désormais une fonction ludique nouvelle : parvenir à effectuer une projection.

Outre la gestuelle précise – lancer loin de soi –, ce qui revient à se détacher des objets, à se séparer d'eux en les éloignant sur le mode du jet, du rejet, de la projection, l'enfant « émettait avec une expression d'intérêt et de satisfaction (*Befriedigung*) un *o-o-o-o*, sonore et prolongé » que chacun interprète comme une interjection signifiant « fort » (au loin, parti).

L'enfant joue donc véritablement à « faire partir ». Tel est le but de l'activité ludique dont les jouets ne sont ici que des moyens – à ce titre, ils se trouvent détachés de leur première identité –, des instruments au service entier de l'activité d'éloignement. Tous les petits objets deviennent des jouets et se voient conférer par l'enfant une nouvelle dignité de projectile.

Eloigner de soi restant ainsi l'activité régulière de l'enfant, telle est à tout le moins la « conception » (*Auffassung*) de Freud fondée sur une patiente observation. Si l'interjection renvoie à un état – « être parti », elle n'en accompagne pas moins le geste de projection. C'est bien en faisant partir ses jouets – « en même temps » (*Dabei*) dit le texte –, que l'enfant profère « être parti ». La satisfaction et l'intérêt accompagnent le tracé d'un départ, le déplacement effectif dans l'espace des objets. Avant d'être partis, effectivement éloignés, les objets partent, s'éloignent, parcourent l'espace du fait de leur projection. Ils sont partants avant d'être partis, mais s'ils partent effectivement c'est bien du seul fait de celui qui les éloigne de lui. C'est bien l'enfant qui les quitte en les projetant et ce, même s'il désigne leur mise à distance comme un éloignement effectué : « être parti ».

L'émission sonore et « prolongé » du « *o-o-o-o* » accompagne effectivement le mobile dans son éloignement. Si l'interjection « *o-o-o-o* » signifie bien « être parti » comme le pensent de concert Freud et sa fille, elle dit moins l'état que le devenir, à moins que pour dire l'état – le petit objet est désormais « parti », il lui faille le dire à mesure même que l'objet s'éloigne. L'enfant ne dit pas « *o-o-o-o* », une fois que l'objet se trouve sous le lit ou dans un coin de la chambre, il dit « être parti » quand et à mesure que l'objet s'éloigne<sup>10</sup>.

<sup>10</sup> Cf. : « Freud l'écrit *o-o-o* comme si la parole accompagnait la bobine dans son trajet, en épousant le parcours ... » (A. Green, art. cit., p. 128).

*Le jeu du « fort-da »*

« Nous savons également (*Wir wissen auch*) par d'autres enfants qu'ils sont à même d'exprimer (*auszudrücken vermögen*) des motions hostiles analogues (*dass sie ähnliche feindselige Regungen*) en lançant au loin des objets (*durch dans Wegschleudern von Gegenständen*) à la place des personnes (*an Stelle der Personen*). »

Une seconde observation présente d'après Freud, une valeur de confirmation de la signification retenue pour la première laquelle, rappelons-le, consistait à présenter une activité infantile donnée – lancer loin de soi tous les petits jouets dont l'enfant pouvait se saisir<sup>11</sup> en émettant avec « intérêt » et « satisfaction » un certain « o-o-o-o » – comme un jeu spécifique dont la signification était de jouer à 'être parti' ou à faire partir.

Il s'agit cette fois du jeu le plus connu où l'enfant jette une bobine de bois (*eine Holzspule*) tenue par une ficelle « par dessus le bord de son petit lit à rideaux ». La bobine disparaît ainsi et l'enfant accompagne sa disparition « de son o-o-o-o plein de signification » (*sein bedeutungsvolles o-o-o-o*). Dans cette séquence, Freud précise que l'interjection succède à la disparition de la bobine – « il disait alors » (*sagte dazu*) –, comme si le verbe retrouvait ici sa pure fonction de désignation à la différence du premier jeu où l'interjection demeurait contemporaine du mouvement d'éloignement des objets.

La seconde séquence du jeu revient à faire réapparaître la bobine en la ramenant à soi – ce qui reste évidemment possible en raison de la ficelle qui l'entoure et ce, à la différence des petits objets du jeu précédent qu'il fallait rapporter à l'enfant –, ainsi qu'à saluer maintenant sa réapparition d'un « joyeux » « da » (*einem freudigen « Da »*)<sup>12</sup>.

La totalité du jeu (*Das komplette Spiel*) consiste donc à faire disparaître et à faire revenir ou réapparaître (*Verschwinden und Wiederkommen*) à ses propres yeux, en la retirant à soi, la bobine de bois.

Freud introduit une différence majeure dans la dramatique gestuelle du jeu puisqu'il souligne que l'acte le plus visible pour l'entourage était celui de faire disparaître la bobine, que cet acte (*Akt*) « était inlassablement répété (*wie-*

<sup>11</sup> Les gros objets étaient-ils insaisissables ?

<sup>12</sup> Cf. le commentaire soulignant la dimension jubilatoire du retour de la bobine et la traduction de Françoise Dolto : « le jeu qui consiste à lancer un objet, fixé à l'extrémité d'une ficelle, pour ne plus le voir, et de le faire réapparaître avec jubilation en tirant sur la ficelle. On sait que Freud a longuement parlé de ce jeu qu'il a désigné par les mots : 'Fort. Da !', ce qui pourrait être traduit en français par : 'Parti ! Ah le voilà !' » (*L'enfant et le jeu* (1987), souligné par nous).

*derholt*) comme jeu à lui tout seul »<sup>13</sup>, mais que « le plus grand plaisir » (*die grössere Lust*) – ce qui n'exclut donc pas que le premier acte fût lui aussi plaisant, même s'il le fut un peu moins –, fût indubitablement attaché au second acte.

*L'interprétation du jeu (Die Deutung des Spieles)*

« L'enfant [...] aime étayer ses objets et ses situations imaginés sur des choses palpables et visibles du monde réel (*lehnt seine imaginierten Objekte und Verhältnisse gerne an greifbare und sichtbare Dinge der wirklichen Welt an*). »

« A vrai dire (*Eigentlich*), nous ne pouvons renoncer à rien (*können wir auf nichts verzichten*), nous ne faisons que remplacer une chose par une autre (*wir vertauschen nur eines mit dem andern*) ; ce qui paraît un renoncement est en réalité une formation substitutive ou un succédané (*was ein Verzicht zu sein scheint, ist in Wirklichkeit eine Ersatz – oder Surrogatbildung*). » (S. Freud, *Der Dichter und das Phantasieren* (1908), *Le créateur littéraire et la fantaisie*)

Freud récusera deux interprétations possible du jeu à la lumière d'une pulsion d'emprise de l'objet (*Bemächtigungstrieb*), et d'une pulsion d'imitation (*Nachahmungstrieb*) de la conduite des adultes par l'enfant pour retenir *in fine*, sur le mode conditionnel néanmoins l'idée que :

« Jeter au loin l'objet (*Das Wegwerfen des Gegenstandes*), de sorte qu'il soit parti (fort), pourrait être la satisfaction (*die Befriedigung*) d'une impulsion de vengeance, réprimée dans la vie (*im Leben unterdrückten Racheimpulses*), contre (*gegen*) la mère parce qu'elle est partie loin de l'enfant (*weil sie wom Kinde fortgegangen ist*), et avoir la signification d'un défi (*die trotzige Bedeutung*) : 'Eh bien, pars donc (*geh' nur fort*), je n'ai pas besoin de toi (*ich brauch' dich nicht*), c'est moi-même qui t'envoie au loin (*ich schick' dich selber weg*)'. » (nous modifions la traduction retenue)

---

<sup>13</sup> Cf. également dans le texte de Freud: « le premier acte, le départ (*das Fortgehen*), était mis en scène comme jeu à lui tout seul (*für sich allein als Spiel inszeniert*), et ce avec une fréquence incomparablement plus grande que l'ensemble poursuivi jusqu'à sa fin empreinte de plaisir (*zum lustvollen Ende*). » Ce qui n'est pas sans laisser perplexe : comment peut-on répéter l'acte de faire disparaître sans mobiliser toujours celui de faire revenir en retirant la ficelle ?

Cette interprétation que Freud présente une fois encore comme possible – « on peut tenter une autre interprétation (*eine andere Deutung*) » –, se fonde sur quelques présupposés qu'il faut désormais rappeler, sans prétendre ici à aucune exhaustivité :

1) Une substitution préside à l'équivalence bobine en bois = mère de l'enfant. Un objet<sup>14</sup> peut ainsi symboliser une personne par déplacement psychique d'investissement : la maman-bobine de bois reliée à soi par une ficelle – à la manière des « objets » dont Baudelaire dresse la liste, à savoir, « la diligence – chaise, les chevaux-chaises, les voyageurs-chaises ».

Une action propre à un agent et relevant de sa propre initiative – disparaître et réapparaître – peut être mimé grâce à un objet sollicité à cet effet.

Freud dit bien que l'enfant/dramaturge mettait lui-même (*selbst*) en scène (*in Szene setzte*) « avec les objets qui lui étaient accessibles (*mit den ihm erreichbaren Gegenständen*) » – dont la bobine en bois mais semble-t-il, pas seulement elle, où l'on retrouve les petits objets du jeu du « fortsein » –, « le même disparaître et revenir (*dasselbe Verschwinden und Wiederkommen*) ». Le même donc et pas un autre. L'identité concernant ici le disparaître et le réapparaître de la mère de l'enfant – le jeu ne symbolise pas d'autres départs ni d'autres retours –, mais « le même » n'est évidemment pas tout à fait le même puisque la bobine n'est pas la mère et réciproquement. Jouer revient donc ici pour l'agent auteur et instigateur du jeu, à jouer avec l'identité et la différence, à se jouer de l'opposition simpliste du même et de l'autre et plus exactement encore, à répéter une action en la jouant soi-même. Symbolisée, la mère se trouve bien ravalée au rang d'objet désormais maniable, à la merci du désir de l'enfant.

2) En aucune façon « le départ de la mère (*das fortgehen der Mutter*) » n'a pu être « agréable à l'enfant ou même seulement indifférent (*kann dem Kinde unmöglich – impossible – angenehm oder auch nur gleichgültig*) » quoiqu'il en paraisse. A ce titre, l'enfant a bel et bien « dans la vie (*im Leben*) », « réprimé » une impulsion de vengeance. Si l'enfant ne s'oppose pas au départ de sa mère, il fait bien subir à son double – la bobine de bois – des mouvements violents qui l'éloigne et la rapproche de lui, à son gré. Sans jamais la détruire, il lui impose à son tour ce qu'elle lui a fait subir. Il se comporte ainsi comme l'enfant

---

<sup>14</sup> Cf. sur ce point, Winnicott citant le Dictionnaire de Rycroft à propos de l'usage psychanalytique du terme « objet » : « Dans la littérature psychanalytique, les objets sont presque toujours des personnes, des parties de personnes, ou des symboles des unes et des autres. » (in *Le concept d'individu sain* (1967) paru dans *Home is where we start from*, trad. franç. sous le titre *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, 1988. Tout objet est ainsi, morceau de matière investie de représentations inconscientes, modalités diversifiées de la présence de l'absent.

dont parle le texte qui répète sur un de ses petits camarades de jeu, symboliquement, l'opération chirurgicale qu'il a lui-même subi<sup>15</sup>.

Le départ de la mère est déplaisant. Cette dernière remarque de Freud lui permettant de poser la question décisive : pour quelle raison l'enfant répète-t-il en jouant, ce qui lui a tant déplu ?

3) La pénibilité avérée de l'expérience vécue (*peinliche Erlebnis*) du ou des départs de la mère n'avait pas trouvé à s'exprimer directement sur le mode de pleurs ou de plaintes. L'enfant raisonnable a toujours permis sans se rebeller (*ohne Sträuben*), sans se hérissier, sans se dresser, sans regimber, sans se rebiffer, sans résister, sans s'y refuser, sans manifester sa répugnance, le départ de sa mère. A la lueur de son comportement apparent, l'enfant ne faisait preuve d'aucune opposition.

4) Il lui fallait donc se dédommager, s'indemniser (*Es : das Kind*) *entschädigte ... dafür*) « pour ainsi dire » (*gleichsam* : en quelque sorte ) du départ, de la perte de l'objet aimé, car nul enfant ne renonce jamais définitivement à la présence de l'autre aimé. Une séparation parfaite, totale, soit un consentement absolu à la perte sans espoir de réparation ou de retour ne saurait pour personne, exister psychiquement. L'acceptation de la séparation est une tâche infinie.

Pour se dédommager donc, il convenait de symboliser la présence de la mère sous l'aspect d'une bobine de bois éloignée ou ramenée à soi puisque toujours liée et reliée par une ficelle.

5) Cela revenait à devenir actif là où l'on avait été passif : « En cette circonstance, il fut passif (*Es war dabei passiv*), fut atteint par l'expérience vécue (*wurde wom Erlebnis betroffen*), et voici qu'il s'engage dans un rôle actif (*bringt sich nun in eine aktive Rolle*) en répétant celle-ci en tant que jeu (*als Spiel wiederholt*) ... ». Autrement dit, jouer revient ici pour l'enfant, symboliquement, à se séparer lui-même de ce dont il avait été déjà, préalablement séparé, à éloigner lui-même ce qui s'était déjà, à maintes reprises, éloigné.

6) Tout cela identifie pleinement cet enfant de 18 mois comme un être de pleine culture.

Or, il semble que ce soit de ce dernier point précisément qu'il nous faille repartir désormais pour accentuer une dimension du texte qui mérite toute notre attention.

---

<sup>15</sup> Cf. : « Si le docteur a regardé dans la gorge de l'enfant ou y a pratiqué une petite opération, cette effrayante expérience vécue (*dies erschreckende Erlebnis*) deviendra en toute certitude le contenu (*Inhalt*) du prochain jeu, mais on ne saurait ici omettre de voir le gain de plaisir (*Lustgewinn*) venant d'une autre source. En même temps que l'enfant passe de la passivité de l'expérience de vie (*aus der Passivität des Erlebens*) à l'activité du jeu, il inflige à un camarade de jeu le désagrément (*das Unangenehme*) qui lui est arrivé à lui-même et se venge (*rächt sich*) ainsi sur la personne de ce remplaçant (*an der Person dieses Stellvertreters*). »

« *La grande performance culturelle de l'enfant* »

« Selon moi, 'jouer' conduit naturellement à l'expérience culturelle et même en constitue la fondation. »<sup>16</sup>

Reprenons le texte de Freud qui suit le récit de l'observation du « fort-da » :

« L'interprétation du jeu était alors à portée de main (*lag dann nahe*). Il était en corrélation (*in Zusammenhang*) avec la grande performance culturelle de l'enfant (*mit der grossen kulturellen Leistung des Kindes*), ce renoncement pulsionnel (*Triebverzicht*) qu'il avait effectué (renoncement à la satisfaction pulsionnelle (*Verzicht auf Triebbefriedigung*): permettre sans se rebeller (*ohne Sträuben zu gestatten*), le départ de la mère. »

Freud ne dit pas ici, quel est le but de la pulsion évoquée. Si son objet est bien la mère, si sa source se trouve d'une façon ou d'une autre « dans » l'enfant, que vise-t-elle précisément et par voie de conséquence, sur quoi exactement porte exactement le renoncement ? L'enfant renonce, abandonne, se dessaisit de quelque chose. Renonçant à s'opposer au départ de sa mère, abandonnant le vœu de la retenir en se rebellant d'une manière ou d'une autre – par des cris, par des gestes ... en s'interposant peut-être –, il permet ou favorise son éloignement, la laisse partir en silence. Ce consentement muet, Freud le met au compte d'une « grande performance culturelle de l'enfant ».

Il nous faut donc articuler désormais le motif de la renonciation et celui de la performance culturelle, s'il n'y a bien ici de performance culturelle que sur fond de négativité, que sur fond d'abandon ou de renoncement à un vœu.

A quoi/à qui renonce l'enfant ? La pulsion impliquée dans ce processus est-elle la pulsion de rébellion, ou bien la pulsion vise-t-elle la présence de sa mère, c'est-à-dire plus encore que la mère elle-même, la satisfaction générée par la relation que l'enfant noue avec elle : nourrissage, soins et attention<sup>17</sup> ?

---

<sup>16</sup> Winnicott, *Jeu et réalité*, trad. franç. Paris, Gallimard, 1971, p. 147.

<sup>17</sup> Cf. par ex. à propos du nourrissage : « Si le nourrisson (*der Säugling*) réclame la perception de la mère (*nach der Wahrnehmung der Mutter verlangt*), c'est seulement bien sûr parce qu'il sait déjà par expérience (*aus Erfahrung weiss*) qu'elle satisfait sans délai tous ses besoins (*dass sie alle Bedürfnisse ohne Verzug befriedigt*). La situation à laquelle il donne une valeur de 'danger' (*Gefahr*), contre laquelle il veut être assuré (*er versichert sein will*), est donc celle de la non-satisfaction (*Unbefriedigung*), de l'accroissement de la tension du besoin (*Bedürfnisspannung*), face à laquelle il est impuissant (*ohnmächtig*). Selon moi tout s'ordonne à partir de ce point de vue. » (*Hemmung, Symptom und Angst* (1926), trad. franç. *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Sigmund Freud, *Oeuvres complètes, Psychanalyse*, P. U.F., 1992, t. XVII, pp. 252–253)

Si l'on ne peut pas, sinon artificiellement, fonder une telle distinction, il nous revient néanmoins de souligner que dans le premier cas, la performance culturelle porte bien sur la capacité de consentement au départ de l'autre aimé, sur la capacité de tolérer le caractère nécessairement pénible de toute expérience vécue infantile de séparation. Réussir à laisser partir l'autre sans le ou la retenir, voilà qui relèverait de la culture et ce, pour autant que s'opposer à son départ ou à son éloignement ressortirait bien à l'ordre d'une certaine naturalité, confondue ici sans autre forme de procès avec une co-présence de la mère et de l'enfant perpétuée, sinon avec une effective indifférenciation.

Or, il y a dans ce consentement au moment du départ plus qu'un acquiescement au fait de l'absence. Il y a une tolérance à l'endroit de la liberté absolue de l'autre, liberté d'être sans nous, éloigné, séparé de nous à son initiative. Tolérance qui ouvre évidemment la possibilité corrélative d'une liberté acquise contre la mère qui s'absente.

L'enfant entre dans la culture au moment où, sa mère esquisse la gestuelle d'un éloignement, au moment précis où elle commence, progressivement à prendre ses distances avant de se confondre avec les lointains et disparaître enfin, c'est-à-dire être provisoirement sinon définitivement, soustraite à sa vue. A la différence du nourrisson qui confond « l'absence éprouvée temporairement et la perte durable ; dès l'instant où il a perdu sa mère de vue, il se comporte comme s'il ne devait jamais plus la revoir », l'enfant a déjà effectué des « expériences consolatrices répétées » (*es bedarf wiederholter tröstlicher Erfahrungen*) qui lui ont permis « d'apprendre qu'à une telle disparition de la mère a coutume de succéder sa réapparition (*bis er gelernt hat, dass auf ein solches Verschwinden der Mutter ihr Wiedererscheinen zu folgen pflegt*) »<sup>18</sup>. Lorsque des « situations de satisfaction répétées ont créé l'objet qu'est la mère (*haben wiederholte Befriedigungssituationen das Objekt der Mutter geschaffen*) »<sup>19</sup>, la « perte de perception » (*Wahrnehmungsverlust*) n'est plus confondue avec une « perte d'objet (*Objektverlust*) »<sup>20</sup>.

L'enfant renonce donc à la satisfaction pulsionnelle générée par une mère continûment présente à ses côtés, offerte à son regard, sous la garde de ses yeux inquiets.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>20</sup> Freud distinguant la perte d'objet de la perte d'amour (*Liebesverlust*) précisera : « Une perte d'amour n'entre pas encore en ligne de compte. Plus tard, l'expérience (*die Erfahrung*) enseigne que l'objet peut rester là (*dass das Objekts vorhanden bleiben*), mais qu'il peut s'être fâché avec l'enfant (*auf das Kind böse geworden sein kann*), et alors la perte d'amour de la part de l'objet (*der Verlust der Liebe von seiten des Objekts*) devient un danger et une condition d'angoisse (*Gefahr und Angstbedingung*), qui sont nouveaux et beaucoup plus constants. » (*Ibid.*, p. 284)

La performance culturelle ne consiste donc pas seulement dans la capacité pour l'enfant d'être seul, d'être sans elle, de surmonter l'angoisse née de la confuse intuition que lorsque ses besoins réapparaîtront, il demeurera seul à les supporter, si sa mère alors n'est pas encore revenue. L'enfant fait preuve de performance culturelle au moment même où il laisse partir sa mère, au moment précis où il devient capable d'endurer en silence, la pénibilité de l'expérience vécue de son départ en ne s'y opposant pas. Ce dont d'autres enfants ne sont pas capables, tant la disparition progressive de l'autre aimé leur demeure insupportable.

Il y a donc dans ce consentement à la progressive disparition une expérience pénible mais supportée de la lente et certaine invisibilité de l'être aimé. Elle s'éloigne, bientôt je ne la verrais plus, déjà je l'aperçois un peu moins.

« *Le progrès dans la vie de l'esprit* » (*Der Fortschritt in der Geistigkeit : spiritualité*)<sup>21</sup>

« Par l'interdiction mosaïque, Dieu fut haussé à un degré supérieur de spiritualité ... » (*Durch das mosaische Verbot wurde Gott auf eine höhere Stufe der Geistigkeit gehoben*)<sup>22</sup>

« dans le développement de l'humanité (*in der Entwicklung der Menschheit*), la vie sensorielle (*die Sinnlichkeit* ou 'la sensibilité') est peu à peu dominée par la vie de l'esprit (*die Geistigkeit* ou 'la spiritualité') et les hommes se sentent fiers de tout progrès (*Fortschritt*) de cette sorte, élevés à un niveau supérieur. »<sup>23</sup>

Il est arrivé à Freud d'inscrire le consentement à l'invisibilité de l'être aimé, le renoncement au désir de voir, de garder sous les yeux l'autre convoité, dans le registre d'une histoire culturelle ordonnée selon le motif du progrès<sup>24</sup>. Lorsque Freud s'intéresse à la religion juive, il s'emploie en effet à souligner le caractère « sublime » de la « représentation » qu'elle propose de Dieu, ou pour mieux

---

<sup>21</sup> Sigmund Freud, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion* (1939), trad. franç. Paris, Gallimard, 1986, p. 210.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 214. Pour Freud, en créant un Dieu invisible, les hébreux se sont élevés spirituellement. Du point de vue de l'*Ancien Testament*, en adorant une idôle visible, les idôlatres se sont abaissés.

<sup>23</sup> *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, p. 218.

<sup>24</sup> Cf. : « Le progrès qui fut accompli ensuite, à partir du totémisme, est l'humanisation (*die Vermenschlichung*) de l'être vénéré (*des verehrten Wesens*). Des dieux humains prennent la place des animaux (*An die Stelle der Tiere treten menschliche Götter*) ... » (*ibid.*, p. 173).

dire, « la représentation d'un dieu plus sublime/grandiose/imposant/magnifique/majestueux » (*die Vorstellung eines grossartigeren Gottes*)<sup>25</sup>. Ce qui présuppose bien évidemment qu'existaient auparavant des représentations du divin moins sublimes ou qu'il existe des degrés de majesté théologique.

Or, cette représentation trouve sa condition de possibilité dans une des « prescriptions de la religion de Moïse » (*Unter den Vorschriften der Moses-Religion*), que Freud considère comme « particulièrement chargée de signification » (*die bedeutungsvoller ist*) :

« C'est l'interdiction (*das Verbot*) de se faire une image de Dieu (*sich ein Bild von Gott zu machen*), donc l'obligation ou la contrainte d'adorer, de vénérer, de révéler un Dieu que l'on ne peut pas voir (*der Zwang einen Gott zu verehren, den man nicht sehen kann*). »<sup>26</sup>

L'interdiction est donc corrélative d'une nécessité contraignante : adorer un être sans « nom » (*Name*), ni « visage » (*Angesicht*) : tu aimeras Celui que tu ne peux pas appeler par son nom, Celui qui ne s'offrira jamais à ta vue, celui que tu ne t'approprieras pas, ni en le saisissant par le verbe, ni en l'offrant à la garde de ton regard, Celui à l'égard de qui, tu ne peux revendiquer ni voir, ni avoir. La religion juive se veut donc, d'après Freud, une religion sans image, la promotion spirituelle d'une adoration sans vénération idolâtrique.

Alors que leurs voisins et les peuples qu'ils avaient conquis figuraient leurs dieux sous forme humaine – telle la statue de Dagon –, les Hébreux répondaient à l'interdit du décalogue (*Ex 20, 4 = Dt 5,8*). Le culte de YHWH ne souffrait aucune idolâtrie. Puisqu'à l'Horeb-Sinaï, YHWH n'était pas apparu, qu'il ne s'était pas montré à Moïse – seule sa voix ayant été entendue –, toute représentation de Dieu devenait interdite (*Dt 4,12*).

Selon cette perspective, l'idolâtrie reste absurde. Prêter à Dieu un visage humain, revient pour l'homme à façonner une image qui lui ressemble et donc à ne pas sortir du cercle du visible. L'inversion anthropocentrique des rôles – c'est l'homme qui fait Dieu à son image et à sa ressemblance et non l'inverse – est de plus, domageable à la créature car l'idôle demeure sans vie, sans voix. Or, l'oeuvre des mains de l'homme, l'oeuvre dont l'homme reste le modèle devient pour l'homme un modèle à imiter. Ce faisant, l'homme s'adore lui-même au lieu de se transcender. Mais surtout, se prosternant devant des idôles, il rend un culte au silence, au mutisme de ces statues qui possèdent une bouche mais

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>26</sup> *Ibid.* Cf. : « l'interdiction mosaïque de révéler Dieu sous une forme visible ». (p. 215.)

ne parlent pas – comme elles sont douées d’un nez et ne sentent pas, de mains mais ne touchent pas, de pieds et ne marchent pas. Le *Psaume* 115 dit en effet : « Pas de murmure dans leur gorge/ Comme elles ils seront ceux qui les font/ Tous ceux qui ont confiance en elles. »<sup>27</sup>

L’histoire du peuple juif est un moment de l’histoire générale de l’esprit humain, le temps d’un passage de l’adoration du visible à l’amour de l’invisible, la mutation de la nature à la culture confondue, sans autre forme de procès chez Freud, avec le passage du maternel au paternel, du sensoriel à l’esprit<sup>28</sup>.

Ce moment de rupture dans l’histoire de l’esprit – analogue au passage à la station debout qu’évoque *Malaise dans la culture* où l’olfaction le cède au visuel, à la primauté du regard – doit être pensé en terme de renoncement pulsionnel qualifié bientôt par Freud, de douloureux.

Reprenons brièvement son argumentaire.

La religion juive favorise un passage à l’abstraction que Freud fait dépendre d’une « mise en retrait de la perception sensorielle » (*eine Zurücksetzung der sinnlichen Wahrnehmung*). A la perception se substitue la représentation abstraite d’un Dieu invisible et innommable. Ce « triomphe de la vie de l’esprit sur la vie sensorielle » dont Freud va proposer plusieurs versions s’est notamment historiquement précisé lorsque des « pouvoirs spirituels » (*geistige Mächte*) furent par l’homme, reconnu à l’invisible.

Sur ce point, la définition freudienne de la spiritualité est claire : un pouvoir est dit spirituel à la condition expresse qu’il ne puisse pas être appréhendé par les sens, « notamment par la vue », mais qu’il exerce néanmoins des « effets

<sup>27</sup> Nous suivons ici la traduction française d’Henri Meschonnic, *Gloires*, Desclée de Brouwer. A propos de « ils seront ... », H. Meschonnic précise en convoquant différentes traductions: « ils seront’ (*yihyou*. Deux interprétations [...] ou bien une détermination effective, ou bien un souhait. Deux manières différentes de moduler l’imprécation, la malediction. C’est un futur [...], un présent [...] un subjonctif [...] ‘Puissent leur ressembler ceux qui les façonnent’ ».

<sup>28</sup> Cf. : « Le matriarcat (*Das Mutterrecht*) fut remplacé par un ordre patriarcal restauré (*wurde durch eine wiederhergestellte patriarchalische Ordnung abgelöst*). » (*L’homme Moïse ...*, p. 174) Cf. également l’interprétation du christianisme en terme de « régression culturelle ». Bien que « le christianisme fut un progrès du point de vue de l’histoire religieuse, c’est-à-dire sous le rapport du retour du refoulé » (p. 181), la religion chrétienne ne parvint pas à se maintenir « au degré de spiritualisation (*die Höhe der Vergeistigung*) auquel le judaïsme s’était élevé. Elle n’était plus strictement monothéiste, elle adopta de nombreux rites symboliques des peuples d’alentour, elle restaura la grande déesse mère (*die grosse Muttergottheit*) et trouva place pour accueillir un grand nombre de déités du polythéisme, reconnaissables sous leur voile, quoique réduites à une position subalterne. Surtout elle ne se ferma pas, comme la religion d’Aton et la religion mosaïque qui lui fit suite, à l’intrusion d’éléments superstitieux magiques et mystiques, qui devaient représenter une grave inhibition pour le développement spirituel (*die geistige Entwicklung*) des deux millénaires suivants ». (pp. 180–181)

indubitables, voire d'une extrême puissance (*überstarke Wirkungen äussern*) ». L'exemple prototypique demeurant « l'air en mouvement [...] modèle de la spiritualité (*das Vorbild der Geistigkeit*), car l'esprit emprunte son nom au souffle du vent ». L'invisibilité de l'âme ne saurait ainsi être confondue avec son inexistance. La vision n'est donc pas la seule instance d'attestation de l'existence d'un être, si exister peut recevoir un sens spirituel.

La « dématérialisation de Dieu » (*die Entmaterialisierung Gottes*) rendit le peuple juif, selon Freud, orgueilleux, fier d'être « supérieur à d'autres restés sous l'emprise de la vie sensorielle » (*im Bahne der Sinnlichkeit*). Les « aspirations spirituelles dans la vie du peuple juif » lui auraient en effet permis de renoncer à certaines pulsions qu'ici Freud inscrit dans le registre de la « brutalité » et de la « tendance à l'action violente ».

S'il est difficile ici de saisir toute l'articulation des motifs freudiens dans ce texte du Moïse, il reste juste de souligner la corrélation entre la notion de « progrès de la vie de l'esprit » et sa condition : « un rabaissement de la vie sensorielle /de la sensorialité » (*eine Zurücksetzung der Sinnlichkeit*) :

« Le progrès de la vie de l'esprit consiste en ceci que l'on décide contre la perception sensorielle directe (*gegen die direkte Sinneswahrnehmung*) en faveur de ce que l'on nomme les processus intellectuels supérieurs, c'est-à-dire des souvenirs, des réflexions, des déductions : que l'on décide, par exemple, que la paternité est plus importante que la maternité, bien qu'elle ne se laisse pas prouver, comme cette dernière, par le témoignage des sens. C'est pourquoi l'enfant devra porter le nom de son père et devenir son héritier. Ou bien : notre Dieu est le plus puissant (*mächtigste*), bien qu'il soit invisible (*unsichtbar*) comme le vent de la tempête (*die Sturmwind*) et comme l'âme (*die Seele*). »<sup>29</sup>

Le motif de l'invisibilité gouverne la série en apparence hétérogène des agents – paternité, Dieu, vent, âme – et s'oppose symétriquement à la liste des instances du visible dont la maternité semble être le nom emblématique. Si la paternité n'est avérée que par un nom, la place du père ne saurait s'étayer sur la perception, elle se construit juridiquement, symboliquement. « Père » est ainsi le nom d'une représentation ne reposant que sur une conjecture assumée. Mieux encore, c'est sur fond de récusation de l'attestation sensible que le motif spirituel de la paternité se fait jour d'après Freud, comme négation de l'ultime référence à la sensorialité.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 218.

Il s'agit donc toujours de croire sans être en mesure de constater visuellement, de pouvoir se fier sans être capable de contempler.

\*\*\*

Si nous revenons à notre enfant raisonnable, nous pourrions avancer que sa performance culturelle, laquelle présuppose donc un renoncement à une satisfaction pulsionnelle – viser à retenir sa mère pour continuer de la voir et de l'avoir –, concerne également le motif de la spiritualité. En tolérant le départ de sa mère, en acceptant de la perdre de vue, il témoigne d'un progrès dans la spiritualité. Ainsi l'enfant de 18 mois éprouve-t-il le moment d'une césure entre un avant où il ne pouvait peut-être pas cesser de voir l'aimé et celui où il sut tolérer son progressif retrait et sa provisoire invisibilité.

Certes l'enfant demeure idolâtre car il s'attache à une bobine de bois, dieu fétiche de ses envies de vengeance. Il est vrai qu'à la différence du juif, il a déjà vu son Dieu et qu'il doit simplement apprendre à tolérer la discontinuité de ses apparitions, ses éclipses rituelles.

Se pourrait-il enfin que le motif de l'invisibilité corrélé à celui du progrès spirituel se décline encore autrement pour lui ?

*Se rendre invisible : disparaître à ses propres yeux*

Lorsque Freud cherche une confirmation de son interprétation du jeu complet – « disparaître et revenir » – où le motif de la disparition de la bobine en bois prime sur celui de sa réapparition puisque « le premier acte [...] était inlassablement répété comme jeu à lui tout seul », il mentionne en note un autre jeu. Après le jeu du « *fortsein* » et le jeu du « *fort-da* »<sup>30</sup>, Freud s'attache à décrire le jeu de l'enfant avec sa propre image :

---

<sup>30</sup> Il resterait à évoquer un dernier jeu : « Ce même enfant que j'avais observé à un an et demi lors de son premier jeu (*bei seinem ersten Spiel beobachtete*) avait coutume (*pflęte*), un an plus tard, de jeter par terre un jouet (*ein Spielzeug ... auf den Boden zu werfen*) contre lequel il s'était irrité, en disant : 'Va-t-en à la guerre !' (*Geh' in K(r)rieg*) On lui avait raconté alors que son père absent (*der abwesende Vater*) se trouvait à la guerre et, son père ne lui manquant absolument pas (*es vermisste den Vater gar nicht*), il montrait au contraire, par les indices les plus nets (*die deutlichsten Anzeichen*), qu'il ne voulait pas être dérangé (*gestört*) dans la possession exclusive de la mère (*im Alleinbesitz der Mutter*). »

Cet enfant qui ne dérangeait pas ne voulait pas à son tour être dérangé.

Notons que le jet du jouet se trouve ici confondu avec le rejet du père -comme dans le cas du « *fort-da* », à cette différence près qu'ici, d'après Freud, l'enfant ne désire pas le retour de son père. Deux jets donc qui, pour présenter une signification analogue, ne pro-

« Cette interprétation (*Diese Deutung*) fut ensuite pleinement confirmée (*wurde ... völlig gesichert*) par une nouvelle observation (*durch eine weitere Beobachtung*). Un jour où sa mère avait été absente (*abwesend*) durant de nombreuses heures<sup>31</sup>, elle fut saluée lorsqu'elle revint (*beim Wiederkommen*) par *Bébi o-o-o-o !*, communication qui resta d'abord (*zunächst*) incompréhensible (*unverständlich*). Mais il se révéla bientôt (*bald*) que l'enfant, pendant ce long temps où il était seul (*dieses langen Alleinseins*), avait trouvé un moyen de se faire disparaître lui-même (*sich selbst verschwinden zu lassen*). Il avait découvert son image (*sein Bild*) dans le miroir sur pieds (*Standspiegel*) atteignant presque le sol et s'était alors accroupi de sorte que son image dans le miroir était 'fort' (*so dass das Spiegelbild 'fort' war*). »

L'observation est donc censée justifier que l'enfant jouait bien à répéter un « faire disparaître » en maniant sa bobine. Il jouait bien à faire disparaître sa bobine de bois puisqu'il joue désormais à faire disparaître son image en s'abaissant sous le rebord inférieur d'un miroir – ce qui soit dit en passant, n'est pas exactement la même chose, quoiqu'en dise Freud, que jouer à se faire disparaître, à moins que l'enfant ne soit pas encore en mesure de se distinguer de son propre reflet spéculaire.

De la même façon qu'il s'écrie « o-o-o-o », lorsque sa bobine se soustrait, à son initiative à sa vue, il s'exclame « *Bébi o-o-o-o !* », pour saluer le retour de sa mère. Je peux lorsque tu n'es plus là te faire disparaître en la personne d'une bobine en bois, comme je peux en pareille occasion, me faire disparaître. Je joue désormais avec mon image, comme je jouais déjà, précédemment, avec ma bobine en bois – laquelle ne fut jamais traînée par l'enfant grâce à la ficelle l'entourant derrière lui pour « jouer avec elle à la voiture » (*Wagen mit ihr zu spielen*). C'est devant, en pleine lumière que le motif de l'invisibilité doit se faire

---

cèdent pas des mêmes objectifs. Rejeter pour se venger de la mère, jeter pour maintenir éloigné le père.

Le rejet du père s'apparente bien plutôt au geste de projeter des objets hors de la maison, en les jetant par la fenêtre. « Objets-symboles » telle la vaisselle de terre, d'un frère nouvellement né, comme dans le cas du jeune Goethe. Cf. *Un souvenir d'enfance de Poésie et vérité* (1917) : « La petite analyse [...] permit alors de reconnaître que jeter dehors (*das Hinauswerfen*) la vaisselle est un acte magique dirigé contre un intrus perturbateur (*gegen einen störenden Eindringling*) et, à l'endroit où l'incident a été rapporté, il devait signifier le triomphe provenant de ce qu'aucun second fils n'était en droit de perturber durablement le rapport intime de Goethe à sa mère (*dass kein zweiter Sohn auf die Dauer Goethes inniges Verhältnis zu seiner Mutter stören durfte*). » (*Eine kindheits Erinnerung des Leonard da Vinci*, trad. franç. Paris, Gallimard, 1991, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (note ajoutée en 1919).

<sup>31</sup> Cf. les variations sur les durées de l'absence maternelle : « quand sa mère le quittait pour des heures » et ici « durant de nombreuses heures ».

jour. Je salue ton retour en te saluant par la mention de ma neuve capacité de disparaître du champ de ma vision.

Freud ne s'interroge guère plus avant sur ce nouveau jeu de l'enfant. S'inscrit-il dans la logique de la vengeance mentionnée ci-après et ce, dans la mesure où l'enfant s'adresse à sa mère lors de son retour pour lui faire part de sa capacité de se faire disparaître ? Identifié à toi, Moi aussi, je peux me faire disparaître comme tu sais si bien le faire, moi aussi j'ai le pouvoir d'absence que possèdent les grandes personnes :

« On voit que les enfants répètent (*wiederholen*) dans le jeu tout ce qui leur a fait dans la vie une grande impression (*Eindruck*), que par là ils abréagissent (*abreagieren*) la force de l'impression (*die Stärke des Eindruckes*) et se rendent pour ainsi dire (*sozusagen*) maîtres de la situation (*sich zu Herren der Situation machen*). Mais, d'autre part, il est bien clair que toute leur activité de jeu est sous l'influence du souhait (*unter dem Einflusse des Wunsches*) qui domine cette période de leur vie, le souhait d'être grand (*gross zu sein*) et de pouvoir faire (*so tun zu können*) comme les grands (*wie die Grossen*). »

Moi aussi, je peux me soustraire au visible, cesser de m'apparaître et peut-être ainsi, en me cachant, me soustraire à ton regard. Tu sais cesser de m'apparaître quand tu le désires, je peux me soustraire à ta vue si je le veux, puisque je viens de me faire disparaître.

Sauf que l'enfant se livre à ce jeu en l'absence de sa mère et non sur le mode du cache – cache lorsqu'elle est à ses côtés ou dans la même pièce que lui. Il ne se soustrait guère par ce jeu à ses regards, en sa présence. Il lui fait part, à son retour, que lui aussi, comme elle, pour un temps, peut cesser d'apparaître. Comme elle peut se rendre invisible à ses yeux d'enfant, il peut également, il est doué du même pouvoir, se rendre invisible à ses propres yeux grâce à l'instrument du miroir, dernier jouet de son entreprise culturelle.

Mais il est vrai également que ce jeu avec la disparition de son image est consécutif à une période particulière où la mère de l'enfant fut absente »durant de nombreuses heures«. Jamais Freud ne se demande si l'absentement de la mère, son invisibilité soudaine et perdurante n'engage pas un risque pour l'enfant, celui de disparaître à son tour avec elle. Dans ce cas, le jeu mettrait en scène que la disparition peut s'accompagner d'une réapparition prochaine, qu'on ne cesse d'apparaître que transitoirement et qu'on peut maîtriser le caractère rythmique de sa propre disparition et de sa propre réapparition. Je ne cesse pas d'être lorsque tu pars, je décide de faire disparaître mon image, d'être pour moi-même l'acteur et le spectateur d'une mise-en-scène où désormais ce qui se soustrait à mon regard, ce n'est plus que mon image spéculaire, à ma

guise, selon ma volonté. Tu ne m'emportes pas avec toi puisque je peux jouer à me faire disparaître moi-même mais également, à me faire réapparaître.

En tout état de cause, le jeu avec sa propre image concerne la possibilité offerte à l'enfant, par le biais d'une réflexion, de se rendre transitoirement invisible, de (se) faire partir.

Evidemment, c'est dans l'articulation difficile entre les disparitions de sa mère et les réponses que fournit l'enfant que réside tout l'enjeu de cette question. La différence entre le jeu du « fort-da » et le jeu avec l'image spéculaire tient en ce que l'enfant dans le deuxième cas, bien qu'il privilégie comme dans le premier cas le disparaître sur le réapparaître, puisqu'il le déclare ainsi, ne joue désormais qu'avec sa propre invisibilité. A quel titre donc, le fait du départ de la mère peut-il engager comme réplique de l'enfant, le jeu de se faire disparaître sous la forme de son image ?

Pour quelle raison le jeu spéculaire se trouve-t-il généré par l'absence de la mère.

Il nous semble trop facile de dire que le fait d'assumer l'invisibilité de la mère permet à l'enfant, à son tour, de jouir de la liberté de se soustraire à la prise du regard de l'autre. Ce qui reviendrait à souligner le caractère mimétique de ce jeu.

On peut dire, pour le moment, que la possibilité de surmonter l'invisibilité de l'autre aimé ouvre la possibilité de se soustraire à la continuelle assertion spéculaire de son existence, à la prégnance de son propre reflet. Je peux continuer d'être si elle cesse de m'apparaître et je peux accéder moi-même à un autre régime d'existence, lorsque je continue d'être même si je ne m'apparais plus, car je sais désormais que je peux me faire disparaître sous la forme de mon image visuelle. Je peux croire en mon existence sans toujours me voir en face, réfléchi dans un miroir.

C'est bien parce que je demeure lorsque je ne la vois plus que je peux encore exister lorsque je ne me vois plus. Le visage de la mère comme miroir de l'enfant<sup>32</sup> – pour reprendre une expression de Winnicott –, peut devenir indisponible<sup>33</sup>, le miroir sur pied dans sa disponibilité immobile permet de faire

<sup>32</sup> Cf. : « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant » (1967), in *Jeu et réalité*, pp. 154–155 : « Peut-être un bébé au sein ne regarde-t-il pas le sein ? Il est plus vraisemblable qu'il regarde le visage [...] Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère ? Généralement, ce qu'il voit, c'est lui-même. »

<sup>33</sup> Cf. également dans *Inhibition, symptôme, angoisse* la mère jouant devant l'enfant à cacher son visage entre ses mains avant de le faire réapparaître de manière répétée. Perte et retrouvaille du visage de l'autre aimé et aimant, perte et retrouvaille de soi : « La mère a fait mûrir cette connaissance – il s'agit de l'habitude de voir réapparaître la mère qui s'absente, habitude qui constitue une expérience consolatrice, c'est nous qui précisons –, si importante pour lui (*für ihn so wichtige Erkenntnis*), en jouant avec lui le jeu connu (*das*

l'expérience d'un défaut de spécularité. Je peux ainsi me délivrer de la manifestation de mon reflet sur le visage de ma mère et me soustraire au spectacle confondant de ma propre réflexion. Je peux être sans me voir, je peux cesser d'être vu et me soutenir dans l'invisible.

Le jeu avec sa propre image, laquelle à la manière de la bobine en bois apparaît et disparaît au gré des mouvements de l'enfant, ne ressortit pas au schéma lacanien de la maîtrise idéale de l'image du miroir. Loin d'être une aliénation dans le reflet spéculaire, le jeu avec son image est bien épreuve de dessaisissement, de libération à l'égard du visible. Comme je peux me séparer d'une bobine en bois en la faisant disparaître, je peux me séparer de mon image en me soustrayant à la réflexivité du miroir. Mais, comme je peux faire revenir à moi cette bobine à laquelle je suis toujours lié, relié, je peux faire réapparaître l'image que je n'ai pas détruite.

### *Conclusion : du jeu au je*

« L'analyse d'un tel cas isolé n'apporte aucune décision certaine (*Die Analyse eines solchen einzelnen Falles ergibt keine sichere Entscheidung*). »

L'analyse du « fort-da » permet également de comprendre la nécessité de pouvoir se soustraire au règne du visible, lequel se confond avec une certaine modalité de la présence. Nécessité qui prend la forme d'une perte lorsque « voir » se confond avec « avoir », regarder avec garder.

Les jeux convoqués dans le texte de Freud permettent l'accès à un mode d'être spécifique du sujet. Sans elle, je demeure<sup>34</sup>, sans la voir ni l'avoir, je peux être. F. Dolto dans son commentaire de Freud allait dans ce sens :

« Il y décelait un exercice pour maîtriser l'absence de la mère, subie par l'enfant, puis sa réapparition puisque l'enfant est, pour ce plaisir aussi, soumis au vouloir de l'adulte. Pour Freud, *ce jeu* de la bobine, qui ravit l'enfant, *signifie qu'il expérimente que sa personne reste la même, malgré l'absence de la personne par laquelle il connaît son identité. Par ce jeu, il s'affirme lui-même le sujet de la continuité de son être au monde.* Il surmonte l'épreuve que constituent des absences insolites de l'objet discontinu dans l'espace et dans le temps qu'est sa mère ou l'être élu, objet grâce auquel il se sait vivant et communiquant. On pourrait aussi appeler

---

*bekannte Spiel*) de recouvrir devant lui son visage (*sich vor ihm das Gesicht zu verdecken*) et de le dévoiler à nouveau à sa plus grande joie (*und zu seiner Freude wieder zu enthüllen*). Il peut alors ressentir pour ainsi dire (*sozusagen*) de la désirance (*Sehnsucht empfinden*) qui n'est pas accompagnée de désespoir (*Verzweiflung*). » (*éd. cit.*, p. 284)

<sup>34</sup> A la différence d'une petite fille qui s'exclamait : ma poupée est morte, sa maman est partie.

le jeu du 'Parti. Ah le voilà !' le jeu créatif de l'Être Soi, même seul, limité par l'espace de son corps, associé mais non dépendant de la présence d'autrui. »<sup>35</sup>

F. Dolto ne reprend pas cependant, dans sa lecture de Freud, le motif spéculaire du jeu. Or, la discontinuité des apparitions et disparitions de son image maîtrisée ludiquement, permet à l'enfant de faire une nouvelle expérience. Sans contempler mon image, je me sais exister, je sais que je survivrai à l'éclipse de mon mirage.

Le jeu du « fort-da » est certainement l'expérience ontologique d'une certaine permanence d'être et ce, en dépit de l'épreuve réitérée de la discontinuité de la présence maternelle, mais il faut préciser que cette permanence s'éprouve dans le registre de l'invisibilité.

Pour parler comme Dolto, on peut bien dire que la personne de l'enfant reste la même – car l'assertion de l'identité évoquée ici, dont le fond est indubitablement l'expérience d'une certaine continuité –, demeure indépendante des éclipses dans l'ordre du paraître et de l'apparaître, qu'il s'agisse de l'alternance de visibilité et d'invisibilité, aux yeux de l'enfant, de sa mère ou de sa propre image.

L'enfant qui joue fait ainsi advenir un sujet nouveau qui surgit comme un effet du procès ludique lui-même et qui ne le précède pas. L'enfant n'advient comme »je« qu'au terme d'un jeu avec l'apparaître et le disparaître, de sa mère et de son image. Le jeu libère de l'image, de la fascination des idôles visibles. En un certain sens, on peut bien dire que la « subjectivité, c'est une poussée venant du fond et un jet vers l'extérieur » pour reprendre les propos de Pierre Fédida<sup>36</sup>, lecteur de Francis Ponge, mais il faut alors toujours ajouter, que c'est une poussée vers l'invisibilité.

Là où était la puissante et resplendissante présence de l'autre aimé, là où luisaient les feux vibrants de mon image réfléchie, je peux devenir invisible. Non pour voyeur, regarder sans être moi-même vu, mais pour faire entendre une voix certaine. Là où je ne m'apparais plus, devant moi sur un visage ou devant une glace, je suis comme l'écho lointain et recueilli d'une voix que j'aurais, plus tard, à reconnaître comme mienne : « le jour viendra où ma main me sera distante, et quand je lui ordonnerai d'écrire, elle tracera des mots que je n'aurai pas consentis. Le temps de l'autre explication va venir, où les mots se dénoueront, où chaque signification se défera comme un nuage et s'abattrà comme de la pluie [...] cette fois-ci, je serai écrit. »<sup>37</sup>

<sup>35</sup> *Art. cit.*, p. 166, souligné par nous.

<sup>36</sup> *L'absence*, Paris, Gallimard, coll. Essais Folio, p. 261.

<sup>37</sup> R.M. Rilke, *Œuvres*, I, Paris, Le Seuil, p. 581.